

CONFESSION

ET REPENTIR

DE MADAME DE P***,

OU

LA NOUVELLE MAGDELEINE

CONVERTIE.

L'AURORE de mes jours ſembloit préſager les beaux exploits de ma vie.

Pendant le cours de ma tendre adoleſcence, mon imagination précoce ſaiſiſſoit avec la plus vive ſagacité tout ce qui avoit trait au plaiſir & au luxe; elle ſe repaiſſoit de ces ſenſuelles images enfantées par la laſciveté, germe de nos paſſions déréglées. Avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, je ne pou-

vois, un jour, que me diſtinguer dans la carrierre de la galanterie. Elevée au ſein de la moleſſe, & dans le tourbillon de ce que l'on appelle le beau monde, je n'ai pas manqué d'en goûter les dangereuſes amorces, & d'en ſucer les fauſſes maximes.

Dès l'âge de la puberté, je me ſuis ſentie entraînées, par un penchant irréſiſtible, vers la ſphere des voluptés ; mais ma qualité de demoiſelle me faiſant une loi impérative de modérer mes ardents & impétueux déſirs, & de couvrir ma conduite du voile de la modeſtie & de la décence, je me ſuis ſecrétement livrée à tout ce que leurs charmes ont de plus impur. Semblable à une petite héroïne d'amour, j'ai recherché avec ſoin & circonſpection tous les moyens qui pouvoient contribuer à ſatisfaire mon impatiente lubricité ; je n'ai pas oublié de faire uſage de ces joyaux antiphyſiques que l'art a inventés pour calmer les inquiétudes des nonnes.

A peine ai-je été dans les bras de l'hymen, que je n'ai pas craint de ſouiller la couche nuptiale par la proſtitution la plus infâme. Placée dans un rang où tout concouroït à favoriſer mes criminelles inclinations, j'ai imité la Magdeleine, dans tous ſes excès les plus dépravés ; je ne me ſuis pas contentée d'appeller à mes plaiſirs des Du..., des Ma.., des Com.., des Vi.., des Ba.., des Ch.., des Abb.., des Rob.., des



Fi.., des Moi.. ; j'y ai encore invité des Sec.., des Maîtres de Mu.., des Maîtres de Da.., des Sol.., des Va.. de ch.., des Va.. de p.., des Pal.. ; en un mot, tous ceux qui, par leur belle & heureuſe ſtructure, paroiſſoient ne rien laiſſer déſirer à mes goûts effrénés. C'eſt par les plus hauts faits que je me ſuis ſignalée & rendue digne d'être inſcrite en lettres d'or dans les faſtes du P.., où ſont précieuſement conſervés les noms illuſtres de nos célebres héroïnes, telles que Meſſ.., la Co.., d'O.., Th.. Ph.., & autres dont il ſeroit trop long de faire l'analyſe.

Parvenue à un rang des plus éminents, j'ai empoiſonné, par mes pervers conſeils, un cœur fait, par ſes belles qualités, pour être univerſellement adoré. C'eſt moi & mes ſemblables qui avons coopéré en partie à la dette nationale ; c'eſt par nous que, depuis ſi long-temps, l'état eſt totalement bouleverſé, & qu'il gémit dans le plus malheureux ſort ; c'eſt par nous enfin qu'il s'eſt vu ſur le point d'être livré aux horreurs d'une guerre civile. Coupable des plus grands forfaits, mais repentante comme la Magdeleine, & voulant faire pénitence, comme cette bienheureuſe ſainte, je me jette aux pieds de votre auguſte & ſuprême tribunal, MM. des Etats Généraux ! & la face proſternée contre terre, le cœur plein d'une veritable componction ; c'eſt à

vous que j'adreſſe mes prieres, pour vous demander très-humblement pardon de mes fautes, & pour vous faire la promeſſe la plus ſolemnelle de me comporter, à l'avertir, de maniere à mériter votre grace & l'amour du Dieu de paix.





RÉPONSE
A LA CONFESSION
DE MADAME DE P***;
LES MILLE ET UN *meâ culpâ.*

Ptomettre & tenir ſont deux. (Sancho-Pança. *proverb.* 349.)
Qui a bu, boira. (Sancho, *prov.* 495.)
Qui a f.... f..... (Sancho, *prov.* 943.)
Tant va la cruche à l'eau,
qu'enfin elle ſe caſſe. (Sancho, *prov.* 530.

C'EST en vain, ma belle, Madame, que vous croyez nous édifier par le langage & l'extérieur affectés d'un faux repentir, & nous faire oublier, par ce nouveau trait d'effronterie, l'excès de vos déréglements & de vos crimes.

Votre confeſſion n'a nul mérite ; votre repentir nulle ſincérité ; jugez quelle doit être notre indulgence !

Un des grands mérites de la confeſſion, c'eſt d'avoir le courage de nous humilier par l'aveu que nous faiſons à notre ſemblable, de nos foibleſſes, qu'il ignoroit. La vôtre ne

peut avoir ce mérite, puiſque vous vous confeſſez à une nation qui n'ignore aucune des abominations qui ont ſouillé tous les inſtants de votre vie ; qui vous connoît, depuis long-temps, pour ſon ennemie déclarée ; qui ſait que vous avez tout employé pour la ſacrifier à votre luxe, à vos infâmes débauches, & au maintien de votre crédit. Tous vos crimes étoient donc publics avant votre confeſſion ; & la confeſſion publique d'un crime public, loin d'être méritoire, ne peut produire, dans le genre de la ſcélérateſſe, que ce que produit un pléonaſme dans le diſcours, c'eſt-à-dire, une répétition vicieuſe.

Vous vous dites repentante ; vous voulez qu'on vous croie convertie ; cela demande un peu de réflexion.

Nous autres mortels, nous n'avons pas la pénétration de l'Etre Suprême pour lire dans les cœurs : nos ſenſations déterminent ſeules nos jugements ; &, par cette raiſon, étant accoutumés à voir le crime habiter chez vous depuis 38 ans, (car vous l'avez apporté en naiſſant), nous ne pouvons croire, ſur votre parole, qu'il y ſoit remplacé par la vertu ; tant que vous ne l'aurez pas prouvé par quelques actions vertueuſes : or, vous n'avez pas encore commencé cette preuve ; vous n'y avez pas même penſé : conſéquemment notre incrédulité ne doit pas vous ſurprendre.

Vous vous comparez à Magdeleine pécheresse, & vous vous dites Magdeleine pénitente; quelle extragance! N'auriez-vous pas encore commandé une nouvelle édition de la vie des Saints, pour y prendre place?

Croyez-moi, recommencez votre examen; vous verrez que vous avez été & que vous êtes encore ce que Magdeleine pécheresse ne fût jamais; & qu'à moins d'un miracle plus surprenant que la résurrection de Lazarre, vous ne serez jamais ce que fut Magdeleine pénitente.

Magdeleine eut, il est vrai, dans le printemps de sa vie, des mœurs déréglées; mais si Magdeleine oublia les loix de la décence & de la pudeur, elle n'oublia jamais celles de l'humanité, de la justice & de la probité; elle n'attacha jamais son bonheur à porter le trouble dans les familles; elle n'ambitionna point le bien d'autrui; elle ne fit pas servir à ses débauches, les sueurs, les larmes & le sang de ses semblables: Magdeleine, enfin, ne fit que pécher; elle ne pécha que contre elle-même, & sa conscience fut la la seule victime de ses égarements.

Chez vous, le plus crapuleux libertinage, les profanations innombrables de la couche nuptiale, sont les moindres de vos crimes. Que vous ayez fabriqué des coëffures à votre cher époux, avec des Du...., des Ma..., des Com..., des Vi...., des Ba...., des

Ch....., des Ab....., des Rob.....; des Fi......., des Moi......., des Sec....., de maître de Mu...., des maîtres de Da..., des Sol...., des Va...., de Ch.... de Va...., de Pi...., des Pa...., avec tous ceux, enfin qui vous ont paru des hercules; si cela vous a fait plaisir, si le bon homme de mari l'a bien voulu, je n'y vois, après tout, qu'une femme P...., & un mari C....; si vous n'aviez rien fait de plus, on pourroit vous pardonner.

Mais ne convenez vous pas d'avoir empoisonné, par vos pervers conseils, le cœur sensible d'une mere tendre, d'une mere chérie de sa nombreuse famille; de l'avoir constamment abusée sur les intérêts & le sort de ses enfants & de l'avoir privée, depuis que vous avez surpris sa confiance, des témoignages publics de leur amour, en arrêtant, par vos manœuvres fourbes & vos impostures, les mouvements naturels de sa tendresse?

Ne convenez vous pas d'avoir coopéré à la dette nationale, d'avoir totalement bouleversé l'état, & d'être une des principales causes de la crise où il se trouve?

N'avez-vous pas encore fait tout récemment les efforts les plus criminels, pour armer le pere contre une partie de ses enfants en faveur de l'autre partie, & pour repousser la paix & le bonheur qui voudroient leur sourire à tous?

Avez vous enfin cessé jusqu'à ce moment

d'agiter ſur nos têtes le flambeau de la diſcorde, & de nous percer du glaive de l'oppreſſion ? & vous voulez qu'on vous pardonne ?

Nous ſommes bien payés pour vous déteſter, pour déſirer votre perte ; cependant la charité, la ſaine morale nous le défendent ; elles nous commandent de pardonner à nos ennemis ; mais un pardon eſt, pour vous ſurtout, une grace qui doit être méritée.

Il faut donc, avant tout, expier vos crimes. Point d'abſolution, ſans pénitence ; c'eſt ce que vous devez ſavoir, ſi jamais vous vous êtes confeſſée.

Oui, Madame, il faut une pénitence, & comme le choix dépend du confeſſeur, voici celle que je vous impoſe au nom de le patrie

1°. Renoncer pour la vie, à profaner par votre préſence le temple de paix, d'amour & de juſtice.

2°. Vous faire raſer la tête, prendre pour toute parure une longue robe de toile griſe, venir avec ce coſtume dans l'aſſemblée auguſte des Etats Généraux, pour y faire amende honorable, & un abandon ſans réſerve de tout ce qui peut vous reſter de vos rapines.

3°. Supplier très-humblement, après cet abandon, MM. des Etats Généraux de vous aſſurer une penſion de ſix cents livres.

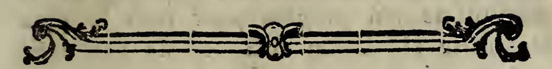
4°. Vous retirer dans le plus auſtere des couvens (de filles, car vous pourriez bien prendre le change, ſi je ne m'expliquois clai-

rement) pour y paſſer le reſte de votre vie dans les jeunes, les macérations & la priere.

Cependant, ſi cette vie du couvent vous paroît trop dure, je vous laiſſe la liberté d'aller à Lond..., retrouver votre ami Cal..

Il faut que vous preniez un de ces deux partis ; ſans cela point de pardon, ſans cela, vous & vos ſemblables, temblez ! Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle ſe caſſe.





ADIEUX

DE MADAME LA DUCHESSE

DE POLIGNAC

AUX FRANÇOIS.

CALMEZ, François, calmez vos regrets trop vifs ; la Polignac a fui avec précipitation, avec myſtere ; elle le devoit à ſa ſûreté ; mais elle ne vous a pas abandonnés pour toujours ; vous êtes un peu comme le ſoufre & le ſalpêtre ; malheur à celui qui vous manie, s'il ne ſait pas prendre des précautions ! La ducheſſe n'étoit pas faite pour en manquer.

Je ſuis chez votre voiſin, votre allié l'Empereur. A ſa cour un peu déſerte, je vais peindre celle de France, qui depuis du temps l'étoit auſſi. Ainſi réunis en un cercle d'amis, pendant que Joſeph bataille contre le Turc, & que Louis fait la paix avec ſon peuple, nous aurons plus d'un plaiſir ſans doute. Je me promets celui de vous contempler, François ; de vous obſerver à mon aiſe. Non jamais vous ne vous êtes montrés ſi intéreſſants. l'Europe,

le monde entier admire votre ardeur, votre patriotisme qui prépare pour vous la plus étonnante révolution. Un peu de vanité se mêle au plaisir que je goûte à vous admirer. En particulier je me dis : C'est moi qui ai donné naissance à tous les prodiges qui s'operent aujourd'hui dans ce beau royaume.

J'avouerai que je ne les attendois pas ; mais j'ai fait comme tant d'autres qui font merveille en faisant toute autre chose que ce qu'ils avoient conçu. On nous a dit : *le bien est difficile à faire ;* j'ajouterai : *sur-tout lorsqu'on ne s'en doute pas.*

Mais n'est-ce pas une chose incroyable que des soldats en foule, que des canons sans nombre, au lieu de calmer, & de modérer un peu les emportements de notre assemblée nationale, n'aient fait que l'animer encore, & développer plus fortement toute son énergie? Comme le coursier superbe au milieu du combat sent allumer son courage au cliquetis des armes, aux étincelles brillantes ; comme il presse sa poitrine contre le fer qui le pique ; ainsi vos fiers réprésentants, levant une tête altiere, ont offert un front plus serein à l'orage dont je les avois enveloppés.

Car vos Etats Généraux qui, malgré moi, qui, malgré toute la cour, se sont assemblés ; ces Etats Généraux m'ennuyoient beaucoup ; &, je n'ai pas besoin de vous le dire, j'ai fait de grands efforts pour les diviser. L'in-

trigue, la cabale, les menaces, ſes promeſſes, les faveurs, les prieres, rien ne m'a réuſſi ; tout enfin, juſqu'au parti de les exterminer avec votre Paris, tout a été inutile.

Mais ce Paris, *le croirez-vous, races futures;* ce Paris..... Sibaris du ſiecle, s'eſt changé tout-à-coup en une Sparte nouvelle. Ses habitants ſi délicats, ſi foibles, en un moment ont fait autant de ſoldats robuſtes & durs. On a bien vu, aux beaux jours de Paphos, l'amour ſe jouer dans l'armure de mars, tandis que le dieu ſe délaſſoit près de ſa mere ; mais vit-on jamais la jeuneſſe de cythere, *le pot en tête & la dague au côté*, ſoutenir ſiege & bataille, vaincre & mourir pour la cauſe commune ?

Tout mon parti en a été effrayé, chacun a fui, quelques-uns trop tard ſans doute, & ce n'eſt pas ſans peine que je me promets de le raſſembler ; car je vous le dis, François, je ne ſaurois vous laiſſer en ſi bon chemin. La joûte de vous à moi devient piquante. Vous êtes une troupe d'aimables roués, à qui la mere de tous les roués ne cédera pas ſans des prodiges nouveaux... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Je ſais qu'en ce moment une proſcription terrible m'embraſſe, & s'étend à tout les miens. Les têtes volent chez vous comme les mouches près la ruche. Le peuple le plus

doux, le plus ſenſible, s'abreuve de ſang & ſe nourrit de ſpectacles d'horreur. Sur la moindre crainte, ſur la poſſibilité d'un ſoupçon, l'innocent comme le coupable trouve la mort & la honte. Sa tête ſur une pique, ſon corps déchiré & traîné dans la boue, c'eſt le ſpectacle où chacun court. Mais après les fureurs vient le calme, le ſommeil..... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Déjà cette brillante jeuneſſe qui, oubliant les plaiſirs & l'amour, a brûlé de vengeance & de gloire, eſt laſſe de ce que l'un & l'autre lui coûte. Le mouſquet peſe à ſes bras délicats; le lit de camp meurtrit ſon corps ſi tendre. Toutes les nuits ſacrifiées à la guerre, ſans une ſeule pour la volupté, lui laiſſent bien des regrets. Mais par deſſus tout, cette longue continuité des mêmes objets, des mêmes choſes! pendant plus de huit grands jours, rêver, patrouille, garde, combat; & ne prévoir que patrouille, garde, combat. Oh! d'y penſer il y a de quoi de périr..... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Vos corps-de-garde ſont un peu déſertés, vos rues ſont bien plus libres, mes agens fideles y craignent bien moins l'œil tentateur d'une ſentinelle vigilante, vos phalanges armées, où le petit maître à côté du balourd, & le ſoldat guerrier près de l'abbé poltron

marchent en rang, ſe ralentiſſent; elles deviennent rares..... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Vos aſſemblées, ſont dit-on, bien confuſes, vous vous défiez tous les uns des autres, chacun crie à tue tête & n'écoute perſonne; les voûtes de vos égliſes en retentiſſent jour & nuit, le ſervice divin en eſt interrompu, tous vos plus grands ſaints en ſont étourdis; c'eſt par honneur qu'ils tiennent bon (à ce que l'on aſſure:) mais ſi l'un ſe retire, les autres ſuivront ſans doute; il ne vous reſtera plus que quelques pauvres apôtres peu capables de ſoutenir le zele & la ferveur des *fideles*.... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Cette milice, que vous voulez réformer, ſe forme mal. Le ſervice peſe, on s'effraie de ſa durée, chacun veut s'y faire remplacer, le riche par ſon laquais, le marchand par ſon commis, le négociant actif regrette tant de moments donnés à la ſûreté & ſi peu au profit; chacun qui ſert veut commander; les nobles, vos bons amis, ſe *fauſilent*, pour vous concilier...... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Mais vos provinces ſont en grande rumeur; ces fiers Bretons ſont menaçants; ils appellent tous à leur pacte de famille. Une jeuneſſe nombreuſe eſt ſous les armes; d'autres pays ſe lient d'un commun intérêt. Grenoble &

Lyon ont juré de ſe défendre mutuellement ou d'attaquer enſemble. Mais ils n'ont pas, comme la capitale, de ces ſpectacles, de vengeance & d'horreur qui ſoutiennent leur ardeur. Mes pauvres amis, proſcrits par toute la France, ſont rares chez eux. Je veux leur en envoyer de plus adroits & de moins expoſés que ceux que j'ai à la capitale ; ils me ſerviront mieux.... Nous nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieux.



ADIEUX DES FRANÇOIS

A LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

FUIS loin de nous, fuis, monftre odieux, vomi par les enfers, fuis en te cachant, ferpent venimeux, dont l'haleine empoifonnée infectera tous les pays où tu fauras te gliffer. Vas, vas porter au loin les exhalaifons tachantes de ton corps impur. Elles n'ont pu altérer l'éclat brillant du nom François, & tes efforts meurtriers, tes poignards homicides n'ont pu entamer ce peuple de héros.

Long-temps, pour le dégrader, l'avilir, tu as femé dans fon fein les crimes & les vices, & il s'eft confervé vertueux.

Long temps tu as épuifé tes efforts pour l'étouffer, l'écrafer fous le joug d'un defpotifme honteux, plus que jamais il eft fort, plus que jamais il eft libre.

Long-temps tu as prodigué jufqu'aux reffources de fa fubfiftance. Tes pillages, le produit de tes vexations, tu les facrifiois à des projets politiques, à des fêtes, des bac-

chanales, des orgies. Le François eſt riche encore..... Toute l'Europe s'étonne de ſes reſſources.

Juſqu'au moment enfin, où pénétré de tout le mal que tu lui as fait, il ſongeoit à le réparer par des moyens dignes de ſa grandeur, toi, être vil & rampant, par des menées ſourdes, par des cabales honteuſes, par des corruptions infâmes, en ſemant à des traîtres ſes propres richeſſes, tu l'entourois, tu l'attaquois de tous les côtés, & tu n'as pas pu l'ébranler.

Moucheron importun bien plus que dangereux, tu rodois ſans ceſſe autour de l'auguſte aſſemblée des répréſentants de la nation. Toi & tes eſpeces avides de crimes & de pouvoir, vous vous agitiez, vous voltigiez en bourdonnant; pour exciter les alarmes, les inquiétudes, pour opérer un ſoulevement qui pût ruiner le bel édifice de gloire qu'elle élevoit ſur les ruines que tu avois faites.... Mais tranquille dans le grand œuvre qu'elle conçoit, elle n'a pas daigné détourner la vue ſur toi & ton eſſaim impur.

Inſectes éphémeres, mais, groſſis par la rage & la fureur de la ſédition, de vos aiguillons empoiſonnés vous avez infecté les premiers & les derniers de la nation.

Par toi, par tes conjurés, les nobles chargés d'honneur, les bandits couverts de honte ſe ſont trouvés réunis. Par toi les défenſeurs de l'état ont menacé l'état. Par toi le

ſoldat courageux a lâchement tourné contre le citoyen l'épée qu'il tenoit du citoyen.

C'étoit peu que ton libertinage, ton luxe, tes prodigalités ; c'étoit peu que les pollutions de ton chétif individu ; pour tant de turpitudes on t'eût chaſſée dans les forêts déſertes comme un monſtre hideux, où l'on t'eût claquemurée dans un repaire obſcur comme un ſerpent venimeux.

Et pour tes autres crimes, pour ton entérêt ſacrilege dans le brocantage des chapeaux, des mîtres & des croix ; pour ta baſſeſſe dans la vente des bâtons, des cordons, des épées, le trafic des titres, des offices & des places ; pour ta dureté dans les vexations des provinces pour ta rapacité cruelle dans l'accaparement des grains ; pour ton infamie dans la corruption & la proſtitution de tes malheureuſes amies ; enfin, pour ton coquiniſme honteux dans la ſubſtitution d'héritiers à des familles illuſtres ; pour tant d'horreurs, il étoit des expiations peut-être ?

Mais tes fureurs ſéditieuſes, tes attentats contre le ſauveur de la nation, tes projets meurtriers, exécrables contre ſes députés, tes préparatifs, tes efforts pour exterminer la capitale, en maſſacrer les habitants, & affamer, par la faim, tout le royaume, le réduire au plus honteux, au plus dur eſclavage ; ce ſont des forfaits auquels il faudra trouver des noms, & auxquels il eſt impoſſible de marquer des peines.

477

Eh! la France alarmée par tes ravages a-t-elle une vengeance à demander ? Vit-on jamais ses habitans courir comme des insensés contre les masses de grêle qui venoient meurtrir leur corps & couper leurs moissons ? Les a-t-on vus, le fer à la main, déchirer avec colere les flots impétueux d'un torrent qui inondoit leur pays en entraînant leurs richesses & leurs familles. Malheureusement les a t-on vus, furieux des menaces d'un ciel noirci par l'orage, & brillant d'éclairs, répondre à la foudre par la foudre ?

Aussi on ne les verra pas aujourdui, indignés des plaies dont une contagion funeste vient de les frapper, poursuivre dans le pays lointains le fléau destructeur dont ils sentent les coups ; tu fuis, peste désolante, & tu traînes après toi les foyers de ton infection : c'est assez pour sa tranquillité & pour son salut.

Mais que les monstres, tes pareils, demeurés parmi nous, que les lâches infectés de ton souffle empoisonné, ne puissent pas échapper au fer qui doit couper les membres gangrenés par la corruption ! qu'ils tremblent, princes & brigands. La nation saura les arracher à leur palais gardés, ou à leurs repaires, obscurs. C'est en eux qu'elle attaquera les maux qui la désolent. C'est par le feu qu'elle se purifiera de ton infection.